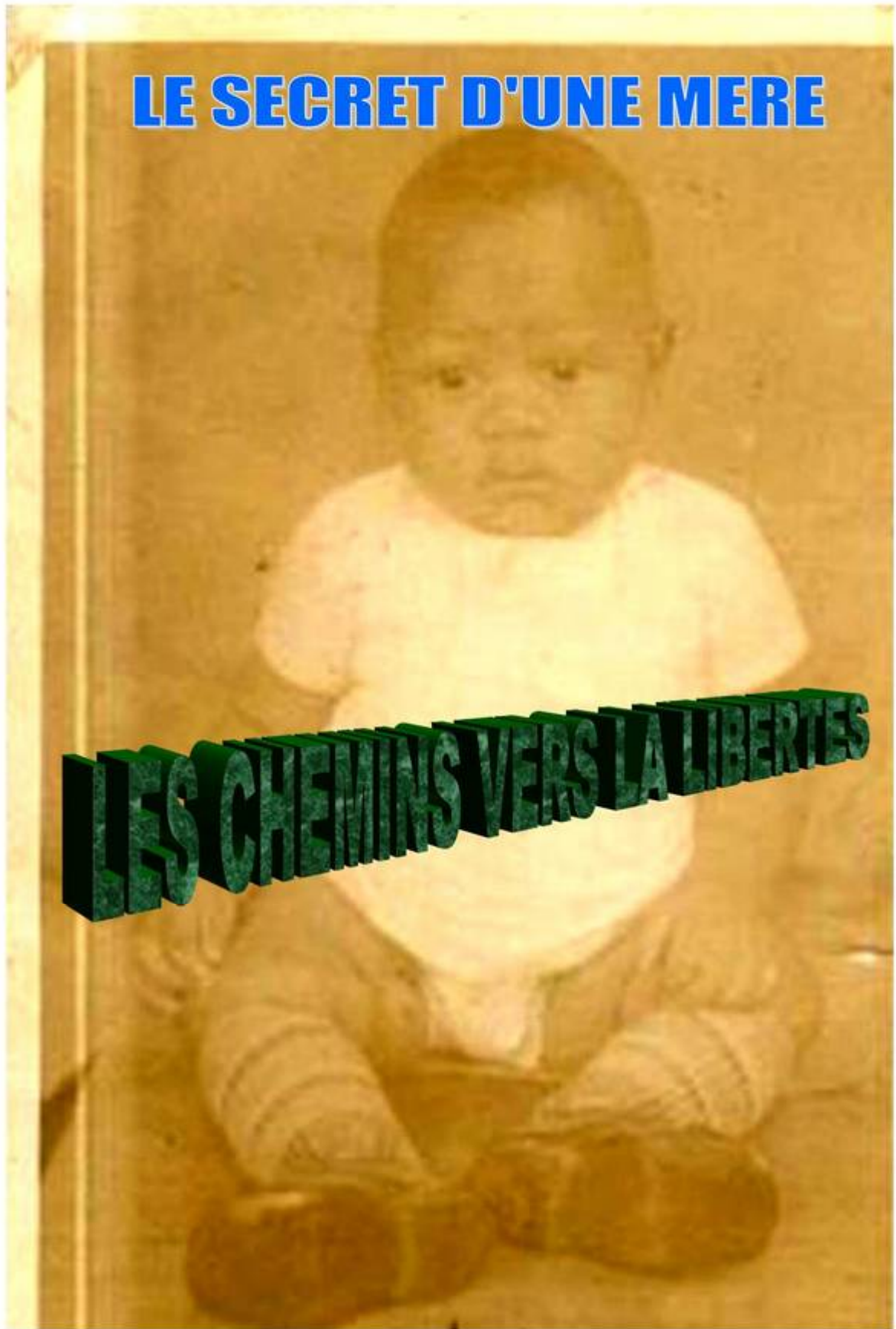


LE SECRET D'UNE MERE

LES CHEMINS VERS LA LIBERTÉ



L'on apporta deux convocations à l'oncle Baro et à grand-mère un soir; Le jour indiqué arriva; L'oncle Baro, grand-mère et moi étions en route pour la brigade d'Evor Doula située à quinze kilomètres du village pour y être entendus; En chemin la nouvelle nous avait précédés, certaines personnes se moquaient de grand-mère avec qui je cheminais, puisque l'oncle avait pris un autre chemin; ces dernières arguaient que grand-mère et son fils iront droits en prison pour vol d'enfant...

Une fois à la brigade après les formalités liées à l'identification je dus prendre tout le monde de cours en demandant la parole pour dire ceci: "J'ai assez souffert ainsi; J'ai assez connu des perturbations, l'instabilité; Depuis que je suis avec ma grand-mère paternelle, je suis plus à l'aise que jamais...et pour rien au monde je ne suivrai ma mère ou mon père; je veux continuer à vivre librement auprès de grand-mère pour mon école et pour la garantie de mon avenir";

Le commandant de la brigade, ainsi que tous ses agents, visiblement impressionnés par mon assurance et par mon intelligence précoce demandèrent unanimement à ma mère "Vous-mêmes vous suivez?...Ces gens n'y sont pour rien".

De retour au village grand-mère pleurait tandis que les uns et les autres me félicitaient pour mon exploit, ils avaient oublié les moqueries du matin...Un instant s'il vous plaît, de petits détails viennent de me traverser l'esprit; D'abord cette bagarre entre l'oncle et maman, était-elle vraiment lié à mon bonheur? Ou bien c'était un jeu

trouble que nous les enfants ne pouvions interpréter à l'époque; Ensuite le départ subit de tous mes cousins enfants de l'oncle Baro, mes principaux partenaires de jeu, alors que nous étions ensemble au champ pour rejoindre leur maman qui avait déserté curieusement son ménage...Ainsi que le voyage simultané de l'oncle pour une destination inconnue; Enfin la venue sur la pointe des pieds de ma mère les bras chargés de cadeaux alors que je n'étais qu'avec grand-mère au village; Elle avait déclaré à cette vieille dame fatiguée par les derniers évènements que sa famille n'avait pas encore finis de digérer:

"Je suis venu chercher mon fils pour qu'il vienne vivre quelques jours chez son grand-père à Nloundou (le village natal de maman situé à cinq kilomètres de là), ceci avec une voix inaudible à trois mètres; J'avais in extremis saisi cette partie de la conversation, quand soudain je prétextais une pressante envie d'uriner; je dus me déplacer juste derrière la cuisine dans les broussailles; J'ai tellement mis du temps que la conversation paisible entre les deux femmes avait pris fin et grand-mère avait tôt fait de ne pas compromettre la démarche de sa belle-fille;

Ma mère sortie intriguée par ma longue absence pour m'appeler à haute voix "Eric...éricoooooooo...Seul le silence des arbres lui faisait face; Elle recommença encore et encore, inspectant les abords de la cuisine, s'enfonçant de quelques mètres dans la piste qui menait au champ et à la rivière...au bout du compte rien! Je l'observais du haut d'un oranger touffu;

Après s'être égosillée près d'une heure elle revint à la cuisine et pris congé de son interlocutrice; Elle avait compris que je ne voulais pas la suivre...des minutes après je regagnais la cuisine au grand étonnement de grand-mère; Elle eu ces mots: "Toi-là...tu ne cesseras jamais de m'étonner!" Ce fut la dernière tentative de maman de me récupérer par la ruse ou la force. Ma mère partie pour un bon bout de temps avec ses deux autres enfants, ma soeur et mon frère; Ce fut les grandes vacances, j'allais en classe supérieure (au cours élémentaire 1) et grand-père m'avait envoyé un ballon en guise de félicitation; La question latente derrière ces détails est: Qui au juste voulait mon départ?

Le dernier détail que je tiens à partager avec vous est le suivant: Suite au départ en catimini de mes cousins pour rejoindre leur maman fugueuse, le chagrin de grand-mère s'accroissait devant cette série d'évènements insolites...Elle pleurait toujours et encore en silence et brusquement un jour elle s'adressa à moi " tu m'as ôté la honte mon petit, plusieurs fois, tu m'as fait le plus grand honneur qu'un enfant puisse faire à un parent; Je ne te considère pas comme un petit-fils mais comme mon dernier fils; Moi, ta grand-mère, je te jure solennellement que si j'ai un brin de pouvoir dans ce monde, je le consacrerai pour faire de toi un grand homme";

Pendant les grandes vacances du mois de Juin au mois de septembre, les activités principales de tous les vacanciers sont les champs (cacaoyères, champs d'arachide...) du lundi au samedi de 08H00 à 16H30 et le dimanche c'est le repos soit en allant à la messe pour les croyants soit en faisant tout ce dont on veut (aller à la pêche, jouer au football, laver les habits) c'était la routine pour moi, quelques fois grand-mère me traînait à l'autre bout de la plantation, aux limites de la grande forêt équatoriale d'où l'on observait aucune lumière du soleil en plein jour, des singes sauter d'arbre en arbre, de bananier au banane exceptionnel ayant des proportions proches de l'avant bras humain ; là aussi il y avait des pièges à gibier disposés par l'oncle Baro... l'on y avait trouvé un jour un gros lièvre à moitié pourri, que grand -mère avait tôt fait de récupérer pour notre régal...j' aimais la vie auprès de grand-mère, mais un jour ce ne fut pas le cas ; d'habitude lorsque nous allions au champ, grand-mère qui avait passé un fil dans le trou de la clé de sa cuisine, attachait cette dernière autour des reins pour éviter qu'elle ne s'égaré, ce jour là, elle ne l'avait pas fait ; que s'était-il donc passé ?

Ce matin là, nous sommes allés au champ, l'on avait travaillé comme d'habitude, grand-mère comme toutes les autres personnes rentrant du champ s'arrêtait au petit ruisseau situé à cinq cent mètre du village, où l'on se débarbouillait avant de rentrer; grand-mère passa ses mains autour de ses reins pour s'assurer que sa clé était bien en place... quand soudain elle s'écria : « mon Dieu elle n'est pas là... j'ai dû la laisser au champ, je ne sais pas où », je l'observais éberlué tout en sachant bien que cette vieille dame de soixante dix ans ne pouvait

retourner sur les collines vers les champs à huit cent mètres d'altitude et à cinq kilomètres du ruisseau Moussima ; je savais ce qu'il me restait à faire ; avant qu'elle eu prononcé mon nom, j'avais à la vitesses d'un éclair repris la course vers les champs, une course interrompue quelques instant pour apaiser ma peur, pour vérifier et souffler qu'il n' y avait pas un fantôme au bord de la piste ou dans les fourrés : il y avait des sifflements de tout ordre, des gazouillis d'oiseaux, des croassements de corbeaux... j'avais peur surtout de croiser un chimpanzé ou un gorille sur mon chemin ; j'arrivais au bout de vingt minutes au champ que nous avions quitter une heure auparavant ; j'étais essoufflé, à dix sept heures la nuit était pour bientôt, personne dans les champs à cette heure là ; j'étais près à rentrer au village sans la clef, à retourner dire à grand-mère que je n'avais rien trouvé, tellement j'avais peur et j'étais pressé... le clef était accroché sur un palmier au bord du champ ; d'un rapide geste, elle était à moi, je repris le chemin du retour avec la même torture qu'à l'arrivée... ; pas question de m'arrêter au ruisseau, enfin j'étais au village où grand-mère y était déjà ; lorsque j'apparu elle demanda moqueusement « tu l'as... ? » je dis « oui ! » Elle poursuivit « tu vois bien que rien ne pouvait t'arriver... » en souriant.

La nuit tombait déjà sur le village, il y a plus de trente ans, tout comme aujourd'hui pas de courant électrique, l'on utilise encore les lampes tempêtes ; la préparation d'un repas était impossible pour une femme de cet âge, mais pour son petit fils adoré elle faisait toujours l'impossible ; elle avait mis quelques doigts de bananes - plantains au feu, puis les avait mis ensuite, une fois cuits dans un mortier pour piler et en faire une pâte uniforme et élastique, puis elle avait chauffé l'huile des noix de palme dans une poêle et y avait ajouté du sel , les oignons hachées ... c'était délicieux à consommer ; je trempais la pâte de bananes - plantains dans l'huile de noix de palme , puis la mettait dans ma bouche enfin j'avalais sous l'éclairage faible d'une lampe tempête et d'un feu de bois ; à dix-neuf heures trente minutes, c'était comme minuit ; il n' y avait pas de montre, mais un vieux poste de radio à pile électrique qui nous liait à la civilisation.

Des hiboux hululaient, des chats miaulaient ou pleuraient comme le font les nouveau-nés, grand-mère me dit : « ce sont des signes

prémonitoire d'un malheur en vue », pendant une heure au plus, j'écoutais avec attention des contes tout en tremblotant dans mon lit en bambou ; quelques signes prémonitoires d'un malheur était selon grand-mère les miaulements ou les pleures d'un chat dans la nuit semblables aux pleures d'un nouveau-né, les hululements d'hiboux, le fait de croiser en plein jour un rat palmiste ou une vipère en déplacement ou même leurs cadavres...

Vers cinq heures du matin, les coqs chantaient comme d'habitude pour annoncer le levé proche du jour ... A ces chants de coq l'on entendit des pleures, ceux de femme qui vient de perdre un être cher : « quelqu'un est mort » me dit grand-mère ; elle m'expliquait aussi le sens des sons d'un tam-tam : « il dit que tel est mort, et qu'on le transmette à un tel autre dans tel village » ; mon lit secouait par intermittence, et je lâchais un cri strident ; « qu'y a-t-il ? » demanda grand-mère, « mon lit bouge » répondis-je ; tout en se moquant de moi, grand-mère me rassura « c'est un chat »

Lorsque le jour se leva grand-mère alla aux nouvelles, des hommes et des femmes allaient et venaient de part et d'autre du village... le dernier beau-frère de grand-mère NGONDO Tarciscus était en mauvaise posture avec ses enfants, petits-enfants ; l'un des murs de sa maison en terre battue s'était écroulé, ils étaient sous les décombres, seule sa femme n'était pas en danger ; tout les braves bras du village mirent la main pour les secourir ; les enfants eurent quelques égratignures, mais le vieux Tarciscus était visiblement mal en point ; son état nécessitait qu'on le transporta dans un hôpital, il n'y avait que le centre de santé Ad Lucem de NKOLASSA à cinq kilomètres, pas de voitures, car pas de routes praticables dans nos villages où il n'existe que des pistes cacaoyères comme route, le moyen de locomotion est le plus naturel et nous le connaissons tous ;

L'évacuation des personnes en danger de mort est le suivant : L'on attache un drap à un poteau en bois, comme dans un hamac, l'être souffrant y est introduit et transporté par deux robustes jeunes hommes ; Ce fût le cas du vieux Tarciscus... il mourut juste à la sortie du village qui l'avait vu naître quatre vingt ans auparavant, il était neuf heures je m'en souviens comme hier ; en absence de morgue, le corps

est traditionnellement conservé deux jours au plus avant l'enterrement, il n'y a pas de cimetière, chaque famille enterre ses membres devant la cour de sa maison principale. Tout cela fût respecté et continue à l'être aujourd'hui.

Les vacances n'étaient plus qu'un vague souvenir, mes cousins étaient revenus, leur père les renia ; L'école publique de NKOL SENG II est une vieille bâtisse de trois salles de classe en terre battue, dont chacune comporte en son sein deux classes, soit une par rangée, j'allais au cours élémentaire I ; Donc j'avais droit à nouveau maître ou plutôt à une maîtresse la femme du directeur, à une nouvelle salle de classe, à de nouveaux livres.

NKOL-OWO-NDZA est situé en zone équatoriale au centre du Cameroun à soixante-dix kilomètres de la ville capitale du pays ; Monsieur Sigmund, notre Directeur puisqu'il avait une motocyclette demandait à chaque parent une somme d'argent afin d'aller à Yaoundé la capitale acheter les manuels scolaires, c'était une obligation ; Grand-mère donna douze mille francs CFA tous frais compris pour l'acquisition de mes livres (LE CALCUL QUOTIDIEN et LECTURE ET EXPRESSION VIVANTE AU CAMEROUN) ; Je ne me souviens pas les avoir lus une seule fois, je ne savais pas lire, ni calculer...J'excellais dans l'art de mémoriser les textes lus en classe, et l'un d'eux est toujours présent dans ma mémoire ; « La mort d'un homme simple... EKOBENA tué par l'alcool et la drogue » ; Je me souviens par contre des champs que nous cultivions, des divers travaux pour le compte du directeur, à l'école ou chez les particuliers ; Je me souviens enfin que sur une distance de deux kilomètres régulièrement nous entretenions la piste cacaoyère pour que sa motocyclette circula aisément ; Je me souviens aussi qu'un jour pendant cet entretien de la route, les gaillards du cours moyen II spécialistes de la chasse aux rats palmistes reconnurent un trous susceptible d'être leur abri...L'entretien de la route s'interrompit un moment et sous l'oeil bienveillant de monsieur le Directeur la chasse pris place ;